

Brèves littéraires

Brèves

Une madone

Christian Bergeron

Numéro 81, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, C. (2010). Une madone. *Brèves littéraires*, (81), 34–36.

CHRISTIAN BERGERON

UNE MADONE

L'enfant dort, maintenant, bien serré dans les bras de Marie. Il a pleuré longtemps ; la peau de son cou est encore embuée de sueur. Ses yeux ne sont pas clos tout à fait : les paupières bombées laissent voir des croissants de prunelles noires. Son petit poing s'agrippe au chandail de sa mère qui, de ses bras, lui fait un berceau. Il la retient même dans le sommeil. Dans l'air de la chambre, le souvenir des cris retombe, lentement, comme un voile.

Marie relâche un peu sa prise sur l'enfant. Elle le berce en faisant passer son poids d'une jambe à l'autre. Elle l'aime, bien sûr. Mais pas autant qu'elle a aimé son père.

Tout s'était passé si vite... Jean était beau, Jean était drôle, et elle avait toujours eu un faible pour les garçons qui la faisaient rire. Ils s'étaient retrouvés deux, voulaient tout voir, voulaient tout faire. Même des enfants ? Ils n'avaient pas eu le temps d'y penser qu'il en était venu un, et que Jean était parti, presque sans rien dire, comme si c'était dans l'ordre des choses. Parti avant même que l'enfant ait un nom, et maintenant l'étranger qui pleurait pesait lourd, une chaîne dans les bras de Marie.

Elle sait (elle a osé y penser) qu'il suffirait de peu pour que tout redevienne plus simple. Un tout petit geste. Un accident. Alors, Marie déposerait l'enfant dans son lit, petit ange enfin tranquille, et elle irait pleurer à son tour. Elle pleurerait pendant des jours, pendant des semaines s'il le fallait. Mais ce serait terminé. Tout serait terminé. Oh, peu important les couches, les nuits blanches, les biberons. Cela, Marie parvient à ne plus le voir, ce ne sont que désagréments dans son quotidien. Mais les cris qui n'en finissent plus, le petit visage rouge qui prend les traits d'un démon, l'obligation d'aimer malgré les hurlements sans fin... Elle aimerait que demain vienne, libre, plat, sans autre histoire possible que la sienne, que celle de sa petite vie normale, ennuyante. Vivre une semaine, une soirée pour

elle, sans pouvoir songer au petit. Sans rêver... Maintenant, Marie aimerait pouvoir pleurer ce qu'il faut pour gagner cette innocence.

Oui, elle y a songé. L'escalier en métal qui mène à l'appartement... La baignoire un peu trop remplie... Tout se passerait très vite ; elle ne pourrait pas supporter de gémissements. Ne pas penser, seulement réagir. Réagir comme une mère éplorée. Elle a parfois songé à la fenêtre...

Marie s'approche de la fenêtre et regarde au-dehors. Le tronc de l'arbre coupé par les voisins, la clôture brisée, le chat accroupi dans la plate-bande, la cour asphaltée. Elle retire son bras droit de dessous l'enfant et tente de soulever le volet de la fenêtre à guillotine. Le cadre en bois usé se coince : elle doit donner des coups avec sa paume pour parvenir à ouvrir. L'air pénètre dans la chambre, encore chaud, l'air d'un soir d'automne tranquille. Elle regarde en bas. Personne. Les voisins ont tous fini de souper, et sont déjà installés devant leurs télévisions. Du rectangle d'une fenêtre, en face, des éclats de lumière bleue jaillissent. Marie se penche dans l'ouverture pour saisir la caresse du vent. L'enfant remue. Elle accote le bras qui le tient sur le rebord de la fenêtre. Elle attend. Le bras de Marie s'engourdit peu à peu sous le poids de l'enfant. Il faudrait qu'elle le bouge, qu'elle fasse quelque chose.

L'enfant cherche une meilleure posture. Elle le regarde et passe la main sur sa joue. La vieille fenêtre craque et descend un peu d'elle-même : Marie se raidit ; l'ongle de son pouce s'enfonce dans la peau de l'enfant. Les yeux s'ouvrent, le regard qu'elle rencontre est inquiet. L'enfant se remet à pleurer. Marie veut regarder au loin, mais elle n'a d'autre paysage que la cour en asphalte, où des éclats de verre et des sacs de plastique attendent entre les repousses de mauvaises herbes. C'est là que finissent les déchets, et devant ce petit monde sans intérêt, même les enfants de la ruelle, qui savent trouver des miracles partout, passent sans tourner la tête... C'est là que l'on jette ce dont on ne veut plus.

L'enfant cesse de pleurer quand enfin Marie lui rend son regard. Une caresse au petit front, et les cheveux sont replacés, les pleurs effacés. Les paupières s'alourdissent à nouveau, et après quelques mouvements hésitants, se referment.

Il fait sombre. Marie fait quelques pas vers la vieille chaise berçante, s'y assoit. L'enfant est tranquille maintenant. Il s'est blotti dans le grand corps fait justement pour lui, qui sait si bien reconnaître son petit corps à lui. Par la fenêtre ouverte, on entend une pluie toute jeune qui rafraîchira la ville.

Marie s'abandonne au mouvement de va-et-vient de la chaise. Elle refait un voyage simple et usé, bien plus vieux que sa vie. Elle écoute la pluie qui tombe, toujours la même, généreuse jusqu'à l'ennui, et pense que demain l'asphalte sera propre, que les herbes seront vertes, que les éclats de verre brilleront.

L'enfant, surpris dans son sommeil par trop de tranquillité, ouvre les yeux et regarde calmement sa mère. Elle dort.